

Intervention faite dans le cadre du colloque du Coût Freudien *L'enfant, l'enfance et les psychanalystes*, tenu à l'Hôpital de la Salpêtrière les 21 et 22 mars 1991

Du préalable à la question de la fin dans la psychanalyse de l'enfant

Dans cet exposé je m'intéresserai tout d'abord à l'attitude des parents lors de la mise en place du travail analytique et ceci au sein d'une Consultation Médico-Psychologique Infanto-juvénile où j'exerce depuis un certain nombre d'années. Le statut public du dispensaire, le lieu d'où émane la première demande concernant l'enfant et la gratuité des "soins" situent d'emblée la démarche des parents dans un climat d'anonymat, de méprise et de médicalisation risquant de compromettre la suite du travail. Cette méconnaissance pourrait parfois aller jusqu'à ignorer l'enjeu de la consultation. Il arrive même de voir certains parents penser qu'ils n'ont qu'à "déposer" l'enfant dans le bureau de l'analyste. Lorsque le dialogue s'engage, il n'est pas rare de les entendre faire référence à quelque dossier concernant l'enfant et de dire que la lecture de celui-ci suffirait à faire l'économie d'un tel travail. Je suis souvent étonné de constater qu'ils ont même oublié le nom et/ou la fonction de la personne qui leur a suggéré la démarche qu'ils viennent d'entreprendre. Commence ensuite le récit des problèmes de leur enfant et ceci en passant, suivant le cas, par l'inquiétude que cela cause aux instituteurs de l'école, aux travailleurs sociaux ou bien au médecin de famille.

Malgré toutes ces difficultés, un certain savoir-faire pourrait rapidement ramener les parents à prendre à leur compte la souffrance de l'enfant et à s'engager dans une parole plus authentique concernant l'histoire qui les relie à lui. C'est alors que l'on constate que malgré la tournure inattendue de la séance, ils restent sur une conception instrumentaliste de l'analyse considérant du même coup leur enfant comme celui qui pourrait devenir

“l’objet” d’une étude ou l’enjeu d’une recherche scientifique qui leur révélerait les causes de ses problèmes et de sa souffrance. Certes une telle approche cache à peine leur désarroi devant un enfant qui leur échappe, qui leur pose problème et qui les interpelle dans leur être en tant que sujets désirants. Mais elle est également tributaire d’autres éléments. Cette “curiosité” qui risque de faire de leur enfant un objet, ne peut qu’être solidaire de l’anonymat et de l’équivoque contenus dans leur démarche, mais aussi de la structure même du dispensaire, lequel ne sait pas non plus leur permettre d’entrée de jeu de surmonter ces obstacles.

Cet anonymat dont sont entourées les toutes premières séances avec l’analyste s’apparenterait à ce besoin de distancement que Heidegger a mis en avant dans sa question concernant le genre d’être-au-monde dont est structurée la quotidienneté (Alletäglichkeit) du Dasein. L’être humain en tant que Da-sein (être-là) se détermine à chaque fois en fonction de ses diverses modalités d’être-au-monde. Dans son être quotidien d’être-auprès-des-autres, il est, à suivre Heidegger, de prime abord et le plus souvent dans une occultation insigne quant à son être propre (être sujet). Cette impropriété est pourtant consubstantielle de son être propre.

A la question du “qui” du Dasein dans son être quotidien, Heidegger répond le “On” (das Man). “Le Dasein, écrit-il, en tant qu’ être-l’ un-avec-l’autre quotidien, se tient sous l’emprise d’autrui. Ce n’est pas lui-même qui est, les autres lui ont ôté l’être, le qui, poursuit Heidegger, n’ est alors ni celui-ci, ni celui-là, ni soi-même, ni quelques uns, ni la somme de tous, Le “qui” est le neutre, le On”(Sein & Zeit, P. 126).

Le On selon Heidegger possède trois traits distinctifs: le on-dit (das Gerede) en guise de parole, la curiosité comme mode impropre de questionnement et l’équivoque en tant qu’elle détermine son rapport au monde. Mais “cette équivoque, écrit-il, ne s’étend pas seulement au monde, mais tout aussi bien à l’ être-l’un-avec-l’autre comme tel, et même à l’être du Dasein pour (zu) lui-même”. (Ibid, P. 173). Et ces traits sont solidaires les

uns des autres grâce à ce qui les soutient, à savoir le dévalement (*Verfallen*) en jeu dans la quotidienneté du Dasein en tant que “On”.

Comment pourrions-nous alors situer le rapport transférentiel des parents dans leur toute première démarche dans une institution publique comme la nôtre? De quel genre de transfert sont-ils chargés face à l’analyste et ceci dans un climat qui favorise essentiellement ce que Heidegger qualifie dans le “On” de distancement (*Abständigkeit*).

Si, comme nous l’ a appris Lacan, le transfert est cette insigne relation qui s’établit face à l’analyste en tant que sujet-supposé-savoir, il y aura lieu de se demander les coordonnées d’un tel rapport lorsqu’ il est entaché de distancement et de nivellement. Or ce mode de transfert ne pourrait être déterminé qu’eu égard au On. L’analyste, à ce stade, n’est autre que celui qui possède un savoir sur le “On”. C’est ainsi que prendrait sens la curiosité des parents à “découvrir”, grâce à ce quidam de spécialiste qui se trouve à leur disposition, la cause des problèmes de leur enfant. Ce dépositaire du savoir sur le “On” est tantôt désigné sous le nom de psychologue et tantôt sous celui de médecin, Quant à la parole qui prend l’allure du on-dit, l’existence de nos interlocuteurs extérieurs (les instituteurs, les directeurs d’école, les travailleurs sociaux ou les médecins en ville) finira par entretenir l’équivoque de la demande initiale des parents. A cet égard, l’exemple de cette mère, qui venait me voir sous la pression d’ une assistante sociale, est fort parlant. Séances après séances, elle m’a relaté l’inquiétude de cette dernière par rapport à son enfant sans laisser la moindre possibilité d’ intervention de ma part ou de celle de son fils. Vint enfin le jour où elle m’a, au cours d’une séance, posé une question. Face à mon silence qui tentait de dire que je ne me situais pas au niveau du on-dit, elle décida de mettre fin à nos entrevues. Elle ne revint que bien longtemps après cette première tentative.

Il va sans dire que ce bref exposé ne peut que souffrir de réduction et de déformation de notre clinique si riche dans sa diversité. L’illustration suivante en révèle une autre modalité tout en demeurant fidèle aux énoncés mis en avant jusqu’à présent.

Je reçois un adolescent de 14 ans pendant huit mois. Il m' est adressé par un médecin du dispensaire qui, à en croire ce qu'il me disait, s'était contraint à ne le recevoir qu'à deux seules reprises. Le travail préalable avec les parents ne s'est guère avéré concluant. Cependant, Je propose que le travail individuel commence avec l'adolescent tout en précisant que je reste à leur disposition pour de plus amples élaborations de leur histoire. Le jeune homme vient régulièrement à ses séances et accepte volontiers le système du paiement symbolique en fonction de son argent de poche. C'est alors que se manifeste la chose la plus singulière. En séance, il a la fâcheuse habitude de parler très fort de façon que quiconque dans le dispensaire puisse l'entendre sans la moindre peine. Aucun élément clinique ne permet d'expliquer ce curieux comportement. Je tente de reprendre cet élément et de l'amener à s'y interroger. L'effort s'avère inutile. Entre temps, je remarque que ces parents continuent à m'appeler Docteur, au point où je les invite à venir en parler. Inutile, puisque à la fin de la séance au moment où ils prennent congé de moi, le père me serre la main et me dit "au revoir Docteur".

Au terme d'environ huit mois d'écoute de ce jeune garçon pendant lesquels je n'ai cessé d'être submergé de questions par rapport à la mise en place d'un travail analytique, il m'apporte un rêve. L'essentiel du contenu du rêve tourne autour d'un mot énigmatique: le *quiproquo*. J' invite mon interlocuteur à s'y arrêter et à me dire ce qui lui passe à l'esprit. C'est alors que se dévoile le mystère de sa haute voix ainsi que celle de la butée des parents. Il m'apprend qu'il avait été suivi pendant six mois par le médecin qui me l'avait adressé et qu'il ne comprend toujours pas pourquoi le travail s'est arrêté subitement. Je lui fait part de sa voix haute en l'invitant à convenir que sa parole a toujours continué à s'adresser au médecin. Il le reconnaît et m'explique de lui-même l'insistance de ses parents quant à la dénomination de docteur. Devant sa perplexité concernant l'arrêt de sa cure avec le médecin en question, je lève la séance et lui confirme celle de la semaine suivante. Il ne revint plus jamais au dispensaire.

Le mode du transfert dont il est question – c'est-à-dire ce rapport à l'autre en tant que

possédant un savoir sur le On - ne pourrait pas être considéré comme un transfert analytique. C'est sans doute un transfert sur l'institution publique en tant qu'elle incarne le dévalerment (*Verfallenheit*) du Dasein dans sa quotidienneté nivelante. Certes, par de menus détails nous resterons, par fois même jusqu'à la fin de l'analyse, tributaires du "On". Il en témoigne par exemple l'absence presque systématique des enfants à leurs séances pendant les vacances scolaires, comme si le travail analytique s'inscrivait lui aussi dans le registre de la quotidienneté scolaire, Mais si l'analyste arrive d'entrée de jeu à se mettre, malgré ces obstacles extérieurs, à son écoute originale, les choses peuvent rapidement changer. A cet égard, j'ai souvent remarqué que l'enfant s'inscrit moins dans le registre du On que ses parents. Il est étonnant de constater avec quelle rapidité ce dernier parvient à saisir l'originalité de la rencontre. Il serait aisé de comprendre la raison et la teneur d'un tel engagement de sa part. L'enjeu essentiel de l'analyse de l'enfant n'étant autre que l'advenue de cette vacillation désirante grâce à laquelle l'enfant saisit, accompagné de ses parents, la place qu'il occupe en tant que sujet dans leur désir et dans leur histoire. C'est ainsi qu'il est impossible de faire l'économie d'un travail préalable avec ces derniers.

Tant qu'il n'est pas, au cours des entretiens préliminaires, pleinement question, dans la parole des parents, de l'enfant lui-même, je me refuse de m'entretenir individuellement avec celui-ci. Certes, la mise en place d'une analyse d'enfant est solidaire du cheminement préalable des parents. Il ne faut toutefois pas perdre de vue il ne s'agit nullement d'une analyse les concernant. J'estime qu'il est même indispensable que l'analyste de l'enfant ait par ailleurs une clinique d'adultes. A défaut d'une telle clinique, il risquerait de tomber dans l'écueil qui consiste à se situer en tant que l'analyste des parents en occultant la raison principale de leur consultation et en écartant la possibilité de faire place au cheminement individuel de l'enfant lui-même. Il est ainsi regrettable de constater que dans le parcours des analystes débutants, les choses se déroulent parfois tout autrement. Et il n'est pas rare de voir les analystes en formation considérer la clinique

de l'enfant comme étant l'inconscient à ciel ouvert et comme la meilleure façon d'entrer dans la formation. C'est là précisément ignorer de façon la plus erronée ce qu'est l'avènement de l'inconscient dans la découverte freudienne. Une telle conception ne peut que s'inscrire dans tant d'autres projections théorico-sociales sur l'enfance où l'être du petit d'homme est refoulé en tant que sujet à part entière. Ici comme ailleurs, le sujet est déterminé de sa teneur désirante. Eviter une élaboration préalable avec les parents, cela pourrait également être à dessein d'éviter d'affronter le désir sexuel en tant que génital. Cet évitement pourrait aussi se manifester dans la préférence implicite des cliniciens à travailler avec les enfants dits psychotiques plutôt qu'avec ceux dont la problématique relève de la névrose et dont la clinique risque de mettre l'analyste face à son propre questionnement quant à la sexualité génitale.

Les obstacles qui entravent la mise en place de l'analyse de l'enfant sont multiples et l'analyste est souvent acculé à son propre désir.

On constate parfois que malgré ces obstacles, la mise en chemin du travail analytique prend sens dès la première séance de la consultation. Les parents s'y engagent d'emblée de la façon la plus convenable laissant dévoiler leur histoire et leur désir en tant que questionnement. Le transfert est là de façon massive et sans compromission. Le travail avance et l'enfant saisit la particularité de ce qui se joue dans le cheminement singulier de l'analyse. Mais soudain, au cours de la séance suivante, l'analyste assiste à une inhibition manifeste des parents quant à la poursuite du parcours pourtant si aisément commencé. L'expérience montre qu'il ne s'agit d'autre chose que de l'angoisse au sens le plus significatif pour l'analyste. Cet arrêt soudain ne traduit le plus souvent à l'insu même des parents que leur désarroi devant ce qui relève de la demande de l'analyste: *Che vuoi*, que me veut-il? C'est là que l'on saisit par exemple l'obstacle qu'est la gratuité de l'analyse dans une institution publique.

Ces obstacles étant surmontés, adviendra ensuite la question propre à l'analyse de l'enfant dans la mise en participation active des parents et les dilemmes qui en découlent

au niveau même de la direction de la cure. L'économie libidinale du transfert des parents étant à son point culminant, qu'en serait-il de cet amour transférentiel qui ne peut être analysé et encore moins liquidé?

L'incitation des parents, de par le genre même d'écoute de l'analyste, à s'y engager en tant que désirants pose - si bien sûr l'analyste ne quitte pas sa position de l'analyste de l'enfant - la question du maniement de leur transfert. Qu'advient-il d'un transfert si massif dans l'économie libidinale des parents? Quelle possibilité peut-il leur offrir afin que l'analyse de l'enfant ne soit pas entravée et qu'elle continue à suivre son cours? N'est-il pas paradoxal d'inciter leur transfert et de s'interdire tout travail analytique les concernant? Face à cette convocation désirante, il m'a toujours semblé qu'il n'est qu'une seule issue possible: c'est la sublimation de leur rapport désirant à l'analyste au profit de leur enfant. Grâce à cette sublimation qui émane de la castration des parents - et de l'analyste également - l'enfant parvient lui aussi à trouver sa place de sujet et à commencer désormais son cheminement individuel propre. Nous constatons alors qu'à ce stade l'enfant a déjà perdu les symptômes qui ont occasionné la consultation et que le travail analytique ne continue plus en fonction de leur insistance.

Le paradoxe contenu dans l'engagement transférentiel des parents se traduit également sous d'autres formes. Bien que relevant du registre de la résistance, elles n'entravent pas pour autant la poursuite de l'analyse de l'enfant. Je qualifierais ces résistances de limites rencontrées dans l'avancée des parents quant à leur histoire. Vu leur complexité ainsi que leur diversité, je n'amènerai ici que deux illustrations cliniques aux prises avec de telles limites. Dans chaque cas nous allons constater que la limite adviendra comme telle rendant impossible la poursuite plus en avant du parcours des parents. Le mérite reviendra à l'analyste de pouvoir faire de cette impossibilité des parents une possibilité pour l'enfant.

Je commencerai par l'histoire de Martin.

La consultation fait suite à 4 ans de rééducation en psychomotricité. Bientôt les parent

me diront qu'ils ont perdu quatre bonnes années avant que Martin soit orienté à l'âge de 8 ans vers l'analyse. Le motif de l'indication concernant la psychomotricité était un problème lié à la stabilité. Martin a en effet une démarche hésitante, Cela se voit aussi dans son débit où les mots paraissent dans leur enchaînement frappés d'un certain émiettement. En l'entendant, on se demande s'il serait capable de trouver le mot suivant et si enfin la terminaison de la phrase pourrait advenir pour donner rétroactivement un sens à ces mots qui semblent à chaque fois comme décousus. Il se présente comme un enfant extrêmement gentil sans que l'on puisse lui accorder la moindre possibilité d'accès à l'agressivité. Cet aspect tremblotant de sa démarche comme de ses gestes et paroles donne l'impression d'un enfant fort fragile, exposé à un monde hostile. Depuis l'âge de deux ans il est sujet à de rares moments d'absence. Il est régulièrement suivi sur le plan médical et son médecin lui a prescrit un médicament anti-comitial. Sur le plan scolaire le bilan est catastrophique et Martin sera à la fin de l'année dirigé vers une classe d'adaptation qu'il ne quittera que 3 ans plus tard. Martin n'effectue en effet aucun espacement dans l'inscription des phrases, lesquelles ressemblent à des blocs sans fissure aucune. D'ailleurs il les écrit phonétiquement comme il les entend.

Martin vénère son grand-père maternel dont il porte le prénom. Il ne l'a jamais connu, mais a gardé un souvenir vivant d'une de ses photographies dans laquelle il apparaît imposant, sévère et respectable. L'écriture, dit-il, est extrêmement compliquée. C'était en effet la chose de ce grand-père patriarche qui composait des vers. Pendant les entretiens préliminaires - qui vont durer très longtemps avec ses parents - apparaît rapidement le contraste qui oppose ce grand-père écrivain à son grand-père paternel dont le père ne porte pas le nom. Martin semble concerné par cette opposition. Cela le déstabilise, Au moment où la question est évoquée, Martin trébuche sur sa chaise et tient à peine ses pieds sur le sol, la tête en avant.

La venue au monde de Martin s'est trouvée problématique. La grossesse s'annonçait difficile et la mère présentait des symptômes importants qui mettaient en doute la

possibilité de porter l'enfant jusqu'à l'échéance de l'accouchement. A un moment donné, la question est évoquée de savoir lequel des parents était concerné par la difficulté à porter l'enfant. Le père ou la mère? C'est alors que le père de Martin me fait part de son angoisse lors de l'accouchement de son épouse, survenu avant terme. Il présente l'hospitalisation et la mise en couveuse de son fils comme un cauchemare qu'il n'arriverait jamais à oublier. Il en sera de même pour Martin qui ne cessera de penser à sa mort. Non pas la mort telle qu'elle détermine l'ultime échéance des mortels, mais cette mort tant crainte de la part de ses parents. Cette question le préoccupera durant une bonne partie de son analyse de façon éminemment philosophique. Avec le peu de vocabulaire qu'il possède, il me fait part de l'angoisse questionnante de son identité. Alors je pense à la provenance étymologique du mot être (*estre*): se tenir debout, être stable. C'est ainsi que prennent sens ses absences comitiales, lesquelles se produisent toujours en l'absence du père et au lieu manifestement déstabilisant qu'est l'escalier, c'est-à-dire au moment où il s'apprête à quitter sa mère au premier étage pour regagner le rez-de-chaussée. Qui est-ce qui risque de "caler"? Me demandais-je. Est-ce Martin dans sa déstabilité corporelle au moment où il veut quitter sa mère dont il semble inséparable? Ou est-ce le père qui dans son absence, ne fait que redoubler cette autre absence qu'est le nom-du-père dont il n'est pas dépositaire ?

Ce mystère du nom du père se révèle enfin un jour où le père accompagne seul son fils à sa séance d'analyse. Il a profité d'un jour de congé pour venir m'entretenir des progrès de Martin. La discussion entre père et fils se dirige spontanément vers cette énigme. C'est alors que le père me livre sa théorie : il est né quelques mois avant le mariage officiel de ses parents. Ainsi n'a-t-il pu que porter le nom de jeune fille de sa mère, son père étant en instance de divorce avec son ex-femme. Je n'hésite pas à évoquer ce qui faisait contre-sens dans ce qu'il venait de dire. Je lui rappelle que pourtant sa sœur, aînée de deux ans, porte bien le nom de son père. Etonné de voir s'ébranler sa théorie, il prononce cette parole singulière: "vous voulez me déstabilise".

Manifestement le père de Martin s'inscrit dans le registre de "je n'en veux rien savoir". Il prend congé de moi tout comme si la question évoquée ne l'avait qu'en l'espace d'un instant déstabilisé. C'est là où nous touchons de près la limite du travail analytique avec un certain nombre de parents. Dans le cas de Martin cet limite s'annonce sans que la poursuite de la cure soit compromise. En se retirant, le père fait une certaine place à son fils. Il en va tout autrement du cheminement de Sébastien dont il va à présent être brièvement question.

Au moment où je le rencontre, il a 9 ans et ne suit pas le circuit normal de scolarité. Le point central dans l'histoire de la famille, qui préoccupe constamment la mère, est déterminé par une fausse couche précédant la naissance de son fils. Etant enceinte de 6 mois, la mère va découvrir, lors d'une visite médicale de routine, qu'elle est porteuse depuis bientôt 3 semaines d'un enfant mort. Suit rapidement l'extraction du fœtus qui va marquer à tout jamais la mère, mais également le père. En sanglotant, c'est du mot "broyé" que la mère qualifie l'enfant extrait de son ventre. Il en va tout autrement de la version du père qui s'apparente à une "bavure" médicale, les médecins n'auraient pas voulu leur restituer le corps de l'enfant. Nous sommes manifestement devant un deuil qui n'en finit guère. A la suite de la séance où l'analyste a pu entendre le récit dramatique de cette grossesse avortée, le père refuse de continuer les entretiens. Mais la mère poursuit le travail et elle va jusqu'à apporter un rêve qui démontre son travail de deuil en cours. Elle est au cimetière ayant un bouquet de fleurs à la main, mais ne sachant pas sur quelle tombe le déposer. Cette ébauche d'élaboration va permettre d'évoquer la possibilité d'exiger un cénotaphe pour l'enfant avorté. Cette idée, ainsi que celle concernant l'enregistrement posthume de son état civil dans le livret de famille, restent pourtant lettres mortes.

Au cours de l'analyse de Sébastien, il n'est sans cesse question que de cette "sœur" perdue. Sébastien n'a pu qu'occuper pour ses parents la place de l'enfant meurtrie. Il est l'éternel bébé que ses parents ont perdu en plein milieu d'une grossesse. Un désir

s'apparentant à l'infanticide semble persister chez eux par Sébastien interposé. Ce dernier n'a de cesse de dévoiler ses fantasmes les plus cruels eu égard au bébé que je suis sensé avoir. Ces scènes qui se déroulent par l'intermédiaire d'une poupée finissent par se transformer en dessins, dessins toujours ratés que je suis chargé de mettre immédiatement à la poubelle. A ma proposition de marquer autrement le ratage des dessins que par leur mise en déchet, Sébastien répond favorablement. Il décide de mettre à chaque fois un B. R. (bébé raté) en guise de signature en bas de ses feuilles de dessin.

Qu'en est-il de cette répétition en jeu dans les dessins de Sébastien? Ici la répétition ne prend sens qu'en fonction de ce qui s'est avéré comme butée dans le cheminement des parents en tant que limite de leur parcours. Cette limite va entraver le travail analytique de Sébastien et les séances vont prendre un aspect monotone pendant de longs mois. A ce stade, s'appuyant sur les acquis scolaires et sa maturité relative, Sébastien manifeste le désir de mettre fin à son analyse.

Nous allons à présent aborder la question de la fin de l'analyse chez l'enfant, Nous savons l'extrême complexité de cette question dans la psychanalyse de l'adulte. C'est en 1937 que Freud tente de poser clairement le problème qui consiste à repérer les éléments constitutifs quant à la finalité de l'analyse. Il écarte d'emblée toute visée téléologique dans la mesure où toute finalité fixée à l'avance eu égard à l'aboutissement d'une analyse ne pourrait qu'aller à l'encontre de celle-ci.

La question pour Freud de la fin de l'analyse est centrée autour d'un remaniement possible du rapport de l'analysant à la fonction phallique. Le *Penisneid* devrait céder place au désir d'avoir un enfant chez la femme. Quant à l'homme, il devrait parvenir à surmonter sa position féminine face à l'autre homme.

Il est singulier de remarquer qu'en matière de psychanalyse de l'enfant, nous nous trouvons le plus souvent face à une collaboration plus accrue de la part des mères. Dès l'instant où le père prend une part significative à l'élaboration de l'analyse de son enfant,

nous constatons par menus détails que c'est en tant qu'homme plus ou moins féminisé qu'il s'y engage. Le retrait souvent constaté des pères pourrait en effet être solidaire de ce phénomène. L'inconscient a-t-il une tonalité essentiellement féminisante? La question est sans doute mal posée, mais révèle peut-être une part de vérité qui mérite d'être interrogée.

Lacan semble à un moment donné articuler la question de la fin de l'analyse avec celle qui concerne la traversée du fantasme. A cet égard l'analyse de l'enfant pourrait être considérée comme la traversée du fantasme parental qu'est la provenance de son être de sujet.

L'apogée des articulations lacanienne de l'aporie de la fin de l'analyse se trouve au sein de son questionnement concernant le désir de l'analyste. Ce qui s'est tenu tout au long d'une analyse, tel un fil rouge, finira par se laisser questionner à la fin de ce parcours. Or quel est ce désir qui maintient et qui soutient la trame tissée au cours d'un tel cheminement ?

Si l'analyse, comme le dit Lacan, est un acte de foi, il est singulier de remarquer les différents rapports que l'on y entretient suivant que l'on se place à la position de l'analyste ou à celle de l'analysant. Choisir le métier d'analyste, n'est-ce pas se donner constamment l'occasion de vérifier la force de cette foi. Le besoin de vérification permanente traduit sans doute la "mauvaise foi" qui la soutient. Le devenir analyste serait solidaire d'une telle équivoque, équivoque qui est à même de soutenir l'acte de l'analyste. Cela évoque la conscience malheureuse chez Hegel. L'analyste doit décidément son acte au *partage* dont souffre sa conscience. On n'est pas tout uniment analyste et l'on ne pourrait pas le demeurer tout le temps, quitte à ce que l'on occupe la place du maître. L'analyse est à chaque fois un *moment* au sens sans doute proche de ce que Heidegger désigne par ce terme. Les interprétations sont tant "d'obscures clartés qui tombent des étoiles". L'analyste ne se fait que la traversée de telles clartés. C'est là également que l'écoute flottante dans la technique même de l'analyse prend pleinement sens.

Le désir de l'analyste s'inscrit dans une telle oscillation conforme à son être en tant

que *Da-sein*, partagé comme il est entre clarté et obscurité, entre ouverture et fermeture de l'inconscient.

Quel peut être le rapport de l'enfant à un tel désir venu de son analyste. L'expérience témoigne du fait qu'il n'en veut rien savoir. Au fur et à mesure qu'il approche la fin de sa traversée, l'analyse devient pour lui telle une "corvée". L'analyse prend un terme et non pas une fin au sens où celle-ci ne se conçoit que comme quelque chose qui s'annonce toujours à l'avance. L'analyste est le plus souvent amené à prendre le train déjà en marche. Ainsi l'enfant prend-il congé de son analyste en le laissant *seul face à son désir*. Comment faut-il comprendre cette expression qui suggère habituellement le sens de confrontation? Nous l'entendons ici au sens même contenu dans l'expression "perdre la face", tout comme si l'analyste se trouvait soudain à défaut de quelque chose. Qu'est-ce ce défaut et à quoi correspond ce face à face concernant son désir?

Si, comme nous venons de l'énoncer, ce désir a quelque chose à voir avec la foi de l'analyste, on serait en droit d'interroger la nature de celle-ci et ce qui la constitue en tant que telle. Est-ce une foi proche de celle du religieux ou s'apparente-t-elle plutôt à ce que l'on appelle communément *cause*? Cette cause est-elle par exemple de nature à provoquer chez les analystes des sacrifices tel qu'un Galilée put en témoigner, partagé comme il fut entre sa foi religieuse et sa certitude scientifique? L'entreprise analytique, dont relève le "métier" de l'analyste, a-t-elle affaire à la certitude ou à la vérité? C'est là où elle se distingue en effet de l'avènement de la science qui, quant à elle, relève de la certitude. Il serait pourtant vain d'opposer foi et certitude. Force est plutôt de reconnaître que toute recherche de certitude ne peut qu'émaner d'une foi originelle qui la fait advenir en tant que telle. La foi en la certitude, c'est là en effet la maxime des sciences modernes, maxime qui semble aller de soi sans être pour autant interrogée. Une telle méconnaissance ne pourrait assurément se trouver chez l'analyste eu égard à sa praxis scientifique. Ce qui soutient l'acte de foi de l'analyste relève d'un cheminement singulier au cours duquel il sera toujours et encore aux prises avec des questions qui le

revendiquent dans leur intime rapport à lui et à son histoire. Sa division de sujet le met dans un ultime partage entre foi et certitude. Son désir d'analyste ne peut ainsi qu'être un désir de partage, en l'occurrence avec son analysant grâce auquel son acte prend sens et consistance. Ce partage, nous le désignons sous le nom de transmission, Celle-ci ne pouvant que se conjuguer avec l'heureuse équivoque contenue dans le terme même de partage, lequel désigne à la fois attribution et division, c'est-à-dire l'octroi du legs analytique depuis la division de l'analyste en tant que sujet. C'est en effet là où la « désupposition » de l'analyste comme sujet-supposé-savoir s'opère afin de conduire l'analyse à son ultime échéance. Grâce à la transmission qui est la mise en épreuve continuelle, au fil des générations, du savoir analytique, le troisième élément de l'équivoque acquiert son plein droit en partageant toujours les analystes entre leur foi originelle et leur certitude sans cesse recherchée.

Qu'en est-il de la question de transmission dans la pratique analytique avec les enfants? Sommes-nous en mesure de transmettre l'héritage analytique à nos petits analysants? La question trouve toute sa complexité lorsque l'on pense que l'enfance est le lieu propice de toute transmission. Encore faut-il distinguer l'être parent et l'être analyste. Toute entreprise analytique qui en vient à assimiler ces deux places ne peut qu'être vouée à l'échec. Assurément l'analyste occupe-t-il une toute autre place que les parents.

Qu'en sera-t-il, en matière d'analyse de l'enfant, du désir de l'analyste quant au partage qu'est la transmission? Force est de constater que l'analyste devrait céder sur son désir. Sera-t-il en mesure d'assumer une telle perte et d'en faire le deuil? Tel ne semble pas être toujours le cas. En témoigne par exemple cet article datant de 1972, qui traite directement de la question de transmissibilité de l'analyse dans la clinique infantile. Il est intitulé *Du terminable dans une cure analytique avec un enfant* et il débute par l'énoncé suivant : « Demander à devenir psychanalyste n'est pas une demande formulable par un enfant. C'est un fait, poursuit l'auteur, que la demande adressée par l'enfant à l'analyste ne peut s'énoncer autrement qu'en termes de 'que ça aille mieux en classe, à la maison, ou avec

lui-même'. Cette donnée qui se fonde sur la réalité du temps de l'enfance, précise l'article, situe toute entreprise psychanalytique avec des enfants dans la limite de la thérapeutique" Mais nous savons que les paroles du genre "que ça aille mieux" sont rarement prononcées par l'enfant lui-même. C'est plutôt l'entourage de l'enfant qui institue de telles finalités. Quant à lui-même, il ne s'engage dans le cheminement analytique que dans la mesure où il reconnaît ses coordonnées subjectives comme étant mises en question à travers un ailleurs occupé par la personne de l'analyste. Contrairement à l'adulte, l'enfant est à même de faire l'économie des projections imaginaires quant à la finalité de son analyse ».

Pour l'auteur de l'article non seulement le non-lieu de transmission place l'analyse de l'enfant dans la limite du parcours proprement analytique, mais encore l'essence même de la psychanalyse est reléguée à sa transmission. Seul l'adulte serait en mesure d'épouser le désir de l'analyste en acheminant son pacte analytique vers le lieu qu'est la transmission. Si la psychanalyse dans son ultime raison d'être ne peut qu'équivaloir à sa transmission comme désir de l'analyste dans son intime rapport à son analysant et si l'analyste ne peut exister en dehors de son acte entendu au sens de l'advenue de son désir, alors qu'en sera-t-il de l'enfant qui, de par son statut particulier, ne saurait donner lieu à une telle finalité? Il s'ensuit que le deuil de l'analyste par rapport à son désir le mettrait face à une aporie insigne concernant la destinée de son acte clinique. A moins que sa foi dans l'équivalence de son désir à la transmission le conduise à l'impossibilité d'en faire le deuil. Tel semble l'impensé de l'auteur de l'article. La question qui surgit alors est de savoir quelle est la provenance d'une telle impossibilité? C'est là où il faudrait s'interroger sur le trajet de l'auteur lui-même en ce qui concerne son rapport à la psychanalyse.

Qui est l'auteur de cet article et à quoi correspondent ces articulations théoriques? L'article se trouve dans le N° 5 de la revue *Scilicet* et, conformément à l'usage du périodique, n'est pas signé. Le seul signataire est Jacques Lacan. C'est ainsi sans doute que la question de la transmission pour l'auteur révèle sa provenance et dévoile sa

fonction même dans son désir en tant qu'il l'a mis au service de la transmission de la pensée lacanienne. Celle-ci se suppléant à l'Autre de son désir au point qu'il en vient à sacrifier son nom propre au profit d'un seul autre: Jacques Lacan. Tout se passe comme si ce dernier tenait lieu de son nom-du-père, submergé comme il est dans son transfert envers celui même qui lui a légué la psychanalyse en tant que *cause*.

Décidément nous sommes face à la persistance d'un désir qui ne donne guère prise à l'interrogation. Et pourtant ce n'est que grâce au dépassement d'un tel désir que la fin de l'analyse pourrait requérir chez l'enfant sa destinée spécifique.

Ne pouvant pas réduire l'analyse de l'enfant à une entreprise psychothérapique ni renoncer à son désir de transmission, l'auteur conclue son article dans les termes suivants: "et que peut-il (l'analyste) faire d'autre sinon espérer avoir conduit son travail de telle façon que, si plus tard, quand l'enfant sera grand, l'illusion pour lui se dénonce avec trop de souffrances, il sache retrouver le chemin de l'analyse, mais cette fois, pour une toute autre fin." Ainsi l'auteur relègue-t-il la question de la transmission à un avenir imaginaire qui finirait peut-être un jour par se réaliser afin de soutenir son propre désir d'analyste, émané d'un transfert qui fait Ecole. L'avenir n'a d'autre fonction ici que de se suppléer à un défaut du temps présent où la question de la transmission reçoit une fin de non recevoir.

Dans cet exposé, je n'ai abordé que quelques aspects prédominants de la question de la fin de l'analyse. J'ai pris soin de ne pas tomber dans l'illusion d'une différenciation du dévoilement de l'inconscient chez l'enfant et chez l'adulte. Quoique l'on puisse dire du dénouement d'une analyse suivant les diverses théories le concernant, il ne faut pas perdre de vue en ce qui concerne l'enjeu essentiel de la fin d'une analyse: la psychanalyse en tant que *réalité* devrait céder place à l'analyse comme *possibilité*. Peut-être un enfant parvenu à la fin de son parcours analytique, incarnerait-il mieux que quiconque cette possibilité émanée d'un si long cheminement. Il prend littéralement congé de l'analyste

en oubliant même le plus souvent sa démarche ainsi que son cheminement. Il va sans dire qu'un tel oubli ne pourrait nullement relever du refoulement. Car c'est ainsi que les choses s'intègrent et prennent fin chez les mortels,